

la revue de **L'ÉCRAN**

DÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES
PARAIT TOUTES LES SEMAINES

N° 617 B

4 frs.

29 juillet 1943



CHARLES VANELL dans
LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

NOUVELLES...



Si les réalisateurs ont eu leur crise de féerie et de fantastique, les acteurs ont tous été touchés par le virus de la fantaisie. On vit des gens graves comme Edwige Fenech et Rouleau s'y rouler à plaisir et, digne pendant à cette Honorable Catherine, voici L'Inévitable Dubois, où l'on voit André Lugnet entraîner à sa suite la sérieuse Annie Ducaux...

... Par contre dans Carmen, on ne plaisante pas, Christian Jaque ne fait pas énormément de films, n'en déplaie à un facétieux journaliste, mais il les fait avec un soin extrême et cette Carmen fait grande favorite pour la saison prochaine. Heureusement pour Viviane Romance, son blason avait un besoin urgent d'être rafraîchi.



Jean Choux abandonne *La Botte aux Rêves*, Yves Champlain, frère de Marc Allégret, prend la suite.

C'est Henri Saugol qui écrira la musique de *Prenez de l'Aspirine*.

Hans Brausewetter sera un des partenaires de Zarah Leander dans son prochain film.

Marta Schneider et Johannes Riemann viennent de terminer *Un Homme pour ma Femme* !

Hans Moser nous reviendra bientôt dans *Notre sur Blanc*.

On va reprendre *Pygmalion* de Shaw au Théâtre Hébertot.

Jean Pierre Feydeau qui mit en scène *L'Amant de bonne vie* avec ses débuts d'auteur dramatique avec *Un sur Mille* que l'on créera au Grand Guignol.

Michel Viod met en scène la première pièce d'un nouvel auteur : *La tenue de soirée est ce qu'il faut*, Jacqueline Bouvier et Michel Salha en seront les principaux interprètes.

Henrich George et Walther Senguth ont donné trois représentations théâtrales à la Haye dont *Le Juge de Zalamea* de Calda on. Hedemarie Hattmeyer tourne actuellement *Ne me parlez plus d'amour*.

Heinz Rühmann achève *Garde-moi ma Femme*, à la fois comédie interprète et comme metteur en scène.

Maguelonne Samat, fille de Jean Toussaint Samat, tient un rôle important dans *Les Petites Filles du Quai aux Fleurs* que réalise Allégret.

Jacques Feyder commenceait bientôt en Suisse un film régional *Parfums*.

Jeanne Provost est également en Suisse, pensionnaire de la Comédie de Genève.

DE PARTOUT...

LE CINÉMA

3

Une assemblée générale qui, bien que groupant statutairement plus de la moitié des membres encore en règle avec le trésorier, n'en avait pas moins l'air d'une réunion de famille, a voté à l'unanimité la dissolution du Ciné-Club « Les Amis de La Revue de l'Ecran ».

Nous ne comptons pleurer cette fin, ni l'éprouver, ni exhaler à son sujet amertume et rancœurs. Mais seulement en tirer la leçon. Ce sera le seul profit de cette onéreuse expérience.

Il paraît que les multiples Ciné-Clubs et « Amis de... » journaux de cinéma florissaient à Paris avant-guerre. Un certain nombre d'essais, en Province, firent illusion. Mais, à Marseille, c'est la troisième tentative qui, en quinze ans, se solde par un échec.

La première, « Les Amis du Film », remonte à 1927. Elle avait pour objet de présenter des spectacles d'avant-garde, style Vieux-Colombier, Ursulines, Studio 28. Placée sous les auspices d'une revue littéraire, un certain snobisme et l'extrême jeunesse de la plupart de ses promoteurs (j'en étais déjà, on est incorrigeable !) la poussa à s'adresser à ce qu'on appelle l'élite. Cette élite varia de 100 à 200 personnes, riches en conseils contradictoires et en jugements prétextuels, et l'expérience prit fin au bout de quatre séances.

Puis vint « Ciné-Art » que Max Cas-telli anima durant plus d'une année. Cet essai, à cheval sur la fin du muet et le début du parlant, exploitait la même formule que le précédent mais, selon des tendances politiques non déguisées, prétendait s'adresser à un public « prolétarien ». En fait, ce furent les mêmes snobs qui vinrent, cette fois un peu plus nombreux, ce qui n'empêcha pas l'entreprise de tourner court le jour où Castelli passa la main et où, pressentis, Louis Ducreux, déjà fort absorbé par son Rideau gris, et votre serviteur, trop récemment échoué, se furent récusés.

Et c'est fin 1940, que nous pensâmes prolonger la portée de l'édition récemment créée, en fondant le Ciné-Club qui, suivant une formule beaucoup plus large, s'était donné à tâche de grouper tous

ceux qui, à travers La Revue de l'Ecran, semblaient aimer le cinéma pour lui-même, désirer le mieux connaître, vouloir rencontrer, interroger ses artisans.

Dans le local, aménagé à grands frais, Rue Sainte, comme à l'extérieur, notre activité — peut-être critiquable — fut fréquente et multiple : les adhérents furent invités à des séances de cinéma, à des discussions sur un sujet donné, à un concours d'amateurs, à des visites de studios, de cabines, de cours d'art dramatique. Ils participèrent à des réceptions d'artistes, grands ou modestes, de réalisateurs, de techniciens, d'auteurs, de scénaristes, de speakers, de journalistes, etc. On y rencontra Aoustapace, Louise Carletti, Charpin, Francis Carco, Jo Bouillon, Dubout, Soro, Jean Mercanton, Maurice Cam, Tramel, Milly Mathis, Henry Guisol, René Jeanne, Madeline Robinson, Line Nero, Roger Forster, Jimmy Gail-lard, Robert Rocca, Ashébé, Ladoumgué, Pierre Brasseur, Edmond Andran, Pierre Feuillère, Habib Benglia, Germaine Montero, Jacqueline Franceil, Jeff Musso, Jean Toscano, Réda-Caire, Charles Moulin, Jacques Housnir, Jean Toubout, J. K. Raymond Mijler, Maurice Baquet, Germaine Roger, Géo Dorlis, Jean Paul Paulin, et des douzaines d'autres. On organisa tout spécialement la première exposition humoristique « Dessin et Cinéma ».

On apposa un journal mural qui fut mystérieusement surchargé d'insultes, et on vrit un « Livre du Spectateur » que le respect élémentaire dû aux nouveaux arrivants nous obligea à cacher très vite.

Et j'en viens à conclure qu'il faut être fou pour espérer grouper, en qualité de cotisants pontifeux, d'assistants assidus, et surtout de collaborateurs dévoués, un minimum de cinéphiles désintéressés et possédant une suffisante culture cinématographique et générale. Certes, il y en eût tout de même, mais on peut dire que dans l'assistance passagère et renouvelée de nos manifestations, on rencontra de tout, et exceptionnellement l'ami sincère, docilement, compréhensif et fervent du cinéma.

Peu de réactions, presque aucune combativité dans ce public en général jeune,

trop jeune, dont les plus anciens souvenirs ne remontaient en moyenne pas à plus de cinq-six ans, et qui ne semblait pas se douter, ni se soucier, que le cinéma ait existé avant. Il y avait là des petits jeunes gens qui avaient adhéré parce qu'un des leurs y était déjà, et qui se promettaient d'y bien rigoler, d'y bien « froter », d'y bien chahuter. Il y avait ceux qui, se sentant une irrésistible vocation artistique, espéraient leur chance des contacts possibles. Ceux qui ne venaient que pour voir des vedettes, et qu'on demandait l'autographe. Ceux qui ne voyaient en nos réunions qu'un spectacle régulier et peu coûteux, auquel dominaient droit les dix francs mensuels, et qui trouvaient normal de ne pas payer quand ils ne venaient pas. Il y avait ceux... mais c'étaient souvent les mêmes qu'il fallait ranger dans toutes les catégories.

Le plus grand succès pour l'affluence fut la visite de Réda-Caire, auquel on réclamait « Une chanson ! » sur l'air des Lampons ; la plus grande humiliation au point de vue tenue fut la réception du timide, sincère et modeste J. K. Raymond-Millet. Cela situe une mentalité. Et l'on dérangea parfois des personnalités de premier plan pour leur donner l'impression que La Revue de l'Ecran n'avait pas plus de douze lecteurs à Marseille !

Lors de la réquisition de notre local, le noyau des fidèles repoussa avec une étonnante unanimité l'idée d'une dissolution. On retournerait au siège, dans les bureaux de la Revue, et dans cet espace restreint, renouvellerait, en d'amicables discussions, avec l'intimité des premiers temps, Déception toujours : le côté « Club » passionna encore moins que le côté « spectacle » : on vint peu nombreux, on vint rarement, on ne vint plus. Et ceux qui brillèrent le plus par leur absence furent ceux qui avaient été les plus ardents contre la séparation.

L'expérience est finie. On ne nous y reprendra plus. De temps à autre, nous recevons des lettres et des visites, nous

(suite page 9)

A. de MASINI

MARCEL CARNÉ

LES ENFANTS DU PARADIS



Un petit sourire au photographe... Marcel Carné ne s'inquiétait guère du photographe quand il tournait les Visiteurs du Soir.

ses acrobates, ses badains. Le film sera traité en force, à la manière de Daumier. Il sera très différent des *Visiteurs*, plus acensé, plus direct, plus vivant, plus populaire aussi.

— Et le scénario de Jacques Prévert ?

— Une histoire dense, fertile en péripéties, en incidents. Une étude de caractères assez poussée. Nous avons pris beaucoup de liberté avec les personnages. La figure du mime Deburau nous a tentés (vous voyez : cinéma muet, cinéma parlant). Mais nous avons dû romancer. Aussi par pudeur, par honnêteté, nous avons changé les noms : Oh ! ils sont à peine voilés. Deburau devient Tabureau, Frédéric Lemaître : Leprince et le poète Lassner. Deburau-Tabureau sera le centre de l'action.

Les Enfants du Paradis ? Le Paradis, c'est le nom ancien de pouliaier et les enfants, ce sont les acteurs : Deburau, Lemaître, etc...

Le film bénéficiera d'un très gros effort matériel, décoratif, technique, plus gros que pour les *Visiteurs*. Malgré cela, Carné pense (il touche alors du bois) que sa nouvelle réalisation sera plus facile que la précédente. Car vraiment pour les *Visiteurs*, il a eu toutes les difficultés contre lui ; tous les impossibles ont joué contre (leur part est toujours grande mais parfois ils sont pour...). Carné se souvient alors du banquet (trop pauvre

à son gré), des décors en staff. Le XIX^e siècle (tout stupide qu'il fut) se prête mieux à la reconstitution que le Moyen-Âge...

Carné conclut sur son prochain film en me disant qu'il comportera une imposante figuration. Les derniers images évoquent la cohue de la Mi-Carême. Avec ou sans bœuf gras ?

Revenons au traditionnel interrogatoire.

— Quel est votre film préféré ? (question originale...)

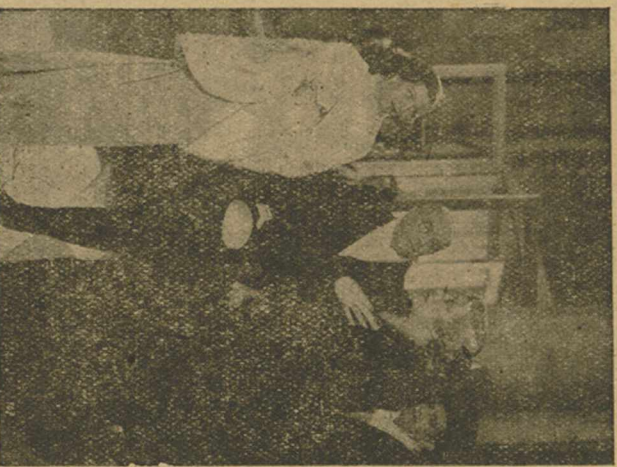
— Si je dois citer un titre *Quai des brumes* œuvre qui, à une époque donnée, m'a satisfait. Mais, ce que j'aime surtout, ce sont les passages de mes films que j'estime les plus réussis, pour des raisons sentimentales personnelles.

— Avez-vous abandonné complètement le réalisme ?

— Je crois avoir dépassé le stade réaliste. Mais peut-être rétrograderai-je un jour des films de ce genre, je ne sais pas. Sans doute (après *Les Visiteurs* et les *Enfants du Paradis*, deux gros morceaux) aborderai une œuvre de moindre envergure.

Et Carné me dit son penchant pour Juliette ou encore un scénario de J. Prévert, jour de sortie. Deux féeries. Si le public, dans six mois, n'est pas blasé du merveilleux...

On reproche parfois aux cinéastes d'aujourd'hui de faire des films somptueux, mais parfois ils sont pour... Carné se souvient alors du banquet (trop pauvre



Jenny, premier grand film de Carné fut lancé par les snobs. Conscrit par le grand public, il interdit à son auteur de faire autre chose que les chefs-d'œuvre.

La silhouette de Jenny, Arletty et son inoubliable « atmosphère » firent presque oublier que le réalisateur d'*Hôtel du Nord* était Carné qui continuait sa série.



qui a dépassé le "réalisme" en traduisant la "pésie", prépare

gent me dit : « On a toujours monté des spectacles fastueux dans les périodes troubles (dites de restrictions). Il y a là une sorte de déterminisme... Pourquoi faire-on tant de films policiers ? C'est un genre sinon inférieur, du moins facile. Il y a un cinéma policier d'après l'armistice. Quant aux films sur le retour à la terre ou la famille... Il faut la foi. Si j'étais croyant, je ferais des films religieux, ajoute-t-il. Il parle encore des films soviétiques plus vénéreux pour détruire que pour construire.

Quand il revint de la guerre, Carné sentit qu'un époque autre était née. Le merveilleux, le poétique, le refuge dans le passé ou dans le rêve s'imposaient. D'où *Les Visiteurs*. Et Carné note à ce propos que la lenteur était voulue, de même que la blancheur du château fort... Prévert et moi, dit-il, avons un jugement au moins aussi sévère que beaucoup sur ce film. Mais personne n'en peut nier la recherche dans l'originalité, la tendance à lutter contre l'esprit de paresse par un double effort matériel et spirituel. Carné a voulu faire une œuvre qui marque (le *Caligari* de l'après-guerre, pensait-il, en son for intérieur), même imparfaite.

Et je dis alors à Carné que les œuvres parfaites sont un aboutissement plus qu'un tenant, une fin plus qu'un commencement. Il y a des films policiers parfaits. Mais *Les Visiteurs* étaient d'un genre neuf. En tous cas, ils ont eu incontestablement une influence. Et Cocteau, pour ne pas faire comme tout le monde, leur a reproché leur... perfection. « Ce film n'a pas une faute de bon goût... »

Carné a toujours accordé une très grande importance à l'image, à la plastique. A ce sujet, il avait une grande liberté dans *Les Visiteurs*. Il se méfiait du dialogue. Il refrène les ardeurs littéraires de J. Prévert : « C'est-coups de rhétorique qui font la saveur de ses dialogues ». Le scénariste grogne mais finalement convient (finalement, c'est quelquefois à la projection). « Il y a des dialogues qui ne passent pas l'écran ». Et Carné ajoute : « On a oublié le langage plastique. La faute, dit-on, en est au public. Mais en régime d'autorité, ne faudrait-il pas imposer la qualité au public, au cinéma comme dans les autres domaines ?... On n'a plus le droit de dire : le public veut ça. »

Je constate avec plaisir que Carné n'a pas changé. Il s'est montré jusqu'ici d'une

Avant d'être solidement classé parmi les réalistes, Carné fit *Drôle de drame*, une réussite qui malgré tout n'institua pas le film loufoque français...



rigueur extrême vis-à-vis de sa liberté de créateur, dérivait-on de lui en 1939. C'est toujours vrai. Carné n'a pas fait de films policiers ou autres, de films qu'il n'aurait pas sentis. Il n'a pas fait de théâtre filmé. A ce point de vue, il est irréprochable. Il garde la foi de ses débuts, des débuts assez durs qu'il n'a pas oubliés. (Il ne veut pas me dire son âge. Coquetterie ? Non, mais dit-il, si les producteurs sa-

Est-ce pour cela qu'il y eut un retour au réalisme avec *Quai des brumes* ? Un réalisme à vrai dire enrobé de poésie.

Jean MARGUERY



Que demande le public

Dix questions nous ont permis d'avoir une idée sur la température du spectateur ou du cinéma, au choix. Manquaient à nos résultats la semaine dernière, les metteurs en scène, les documentaristes et enfin ce qu'il plairait au public de voir à l'écran.

LE PREMIER DE CES MESSIEURS...

... C'est Marcel L'Herbier. Pour sa « virtuosité » dit quelqu'un et pour son « élégance » répond un autre, mais le charme des répondeurs ne détaille pas et s'écrit : **Pour la Nuit Fantastique**. Vient ensuite Carné, dont les Visileurs gagnent directement ou non sur trois tableaux : le film le plus marrant ; les scénaristes et le réalisateur. Enfin après Carné, Pagnol. Et là, vraiment on a le droit de protester même si on n'y voit rien. Il ressort clairement des réponses que peu de gens s'intéressent aux metteurs en scène. Beaucoup ignorent jusqu'à leurs noms et un grand nombre de « blancs » nous sont revenus... C'est assez triste.

DU COTE DE CHEZ L'AUTEUR

Prévert et Lacombe arrivent tous premiers puis encore Pagnol et enfin presque ex-æquo : Guitry et Achard. Bravo pour les premières places ! Mais le ton des réponses permet de constater que pour étonnement de spectateurs, l'auteur du scénario a encore moins d'importance que l'auteur de la mise en scène. Et cela aussi c'est à regretter.

DOCUMENTAIRES SANS TITRES

Ceux qui ont retenu quelques images d'un documentaire mais qui sont incapables de citer son titre sont légion. « Ce titre on on voyait toutes les moutons... » ou encore « un machin qui montrait l'ascension du Mont-Blanc... » **Matins de France** rallie tout de même une grosse majorité et **Etoiles de demain** qui montre « ce qui faut faire pour être vedette. »

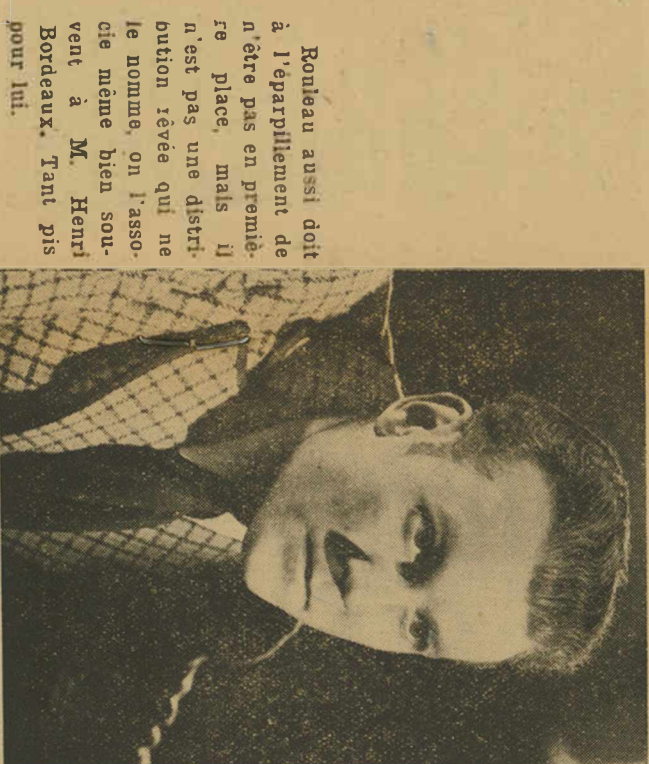
LES « IDEES » DU SPECTATEUR MOYEN

Très peu ont répondu que le cinéma pouvait, peut-être demander une littérature qui lui soit propre, et qu'il fallait écrire pour l'écran comme on écrit pour la scène. Mais chacun de citer un titre de roman qui à son

Le Capitaine Fracasse ouvrait-il à Fernand Gravey les portes des aventures de cape et d'épée ? Il y en a une pleine bibliothèque à sa disposition.



On a voulu, parmi les gens de métier, entrer un peu vite Marie Dea. Tel n'est pas l'avis du spectateur et si elle ne s'est pas trouvée mieux classée dans notre référendum, c'est que ses voix se répartissent sur plusieurs qualités.



Rouleau aussi doit à l'éparpillement de n'être pas en première place, mais il n'est pas une distribution levée qui ne le nomme, on l'associe même bien souvent à M. Henri Bordeaux. Tant pis pour lui.



Peut-être est-il impatient de voir réclamer une transposition du Cid à l'écran. En tout cas, si quelque jour on tentait cette expérience, il faudrait de l'avis général, confier à Madeleine Sollogne le rôle de Chimène.

avis, « ferait » un film. Le terme de roman et d'ailleurs parfaitement inexact, puisque beaucoup réclament presque sur l'air des Lampons...

... CORNEILLE A L'ECRAN

« Evidemment, en modifiant la règle des trois unités... » Et beaucoup de donner comme principale interprète Madeleine Sollogne-Chimène. On cite également Horace. Les deux indifféremment mis en scène par Berthomieu ou Carné.

HENRI BORDEAUX, GRAND FAVORI

Bien que l'idée de réduire Le Cid à deux dimensions puisse être très discutable, on peut lui accorder le bénéfice du doute, mais qu'il y ait autant de monde pour réclamer du Bordeaux (ce n'est pas un jeu de mots, et il ne faut pas que cela donne un tour plaisantin au reste de la phrase...), qu'il se trouve donc, un aussi grand nombre de lecteurs qui prennent la peine d'écrire qu'ils veulent voir **La Robe de Laine** avec Pierre Blanchar ou Raymond Rouleau, cela paraît incroyable... Et en parlant de Pierre Blanchar, quelqu'un veut lui faire tourner **La Mousson** à la fois comme interprète et comme réalisateur.

LE GRAND MEULEURS, RACHETE UN PEU...

... par une très grosse majorité, ces suggestions (qualifiez-les vous-mêmes ! ! !). Presque toutes les réponses demandent Charles Trénet comme principal interprète et Carné comme metteur en scène, quelques-uns cependant citent Dosally ou plus timidement encore : Alain Cuny... Mais le choix du réalisateur ne varie guère : Carné ou Christian Jaque. On réclame également un **Fantasio** avec Jean Desailly également. On réclame **Les Enfants Gâtés d'Hérat**, mis en scène par Decoin avec Marie Déa. On réclame Thais, avec Pierre Richard-Willm. On réclame en bloc avec une majorité pour **Eugénie Grandet** et **La Cousine Bette**, du Balzac, à cor et à cris.

ALEXANDRE DUMAS FAIT DE LA SURENCHERE

Et quelle surenchère... ! ! Les **Trois Mousquetaires** et **Vingt ans après** pour ne citer que les principaux, battent et de loin, **La Robe de Laine** et même **Le Grand Meaulnes**. Interprète unique, destiné dans l'esprit du spectateur à ne pas renégier l'épée dont se servait le Capitaine Fracasse : Fernand Gravey.

ET POUR LE RESTE

Il ne saurait être question de donner ici toutes les réponses que nous avons reçues. Mais **La Mare aux Canards** voudra bien, dès la semaine prochaine accueillir, pour votre plaisir, et cela peut arriver, pour une idée intéressante, quelques « projets » parmi tant d'autres...

Ne terminons pas sans féliciter généreusement tous ceux qui nous ont répondu. Il y a donc un « courage du spectateur » C'est réconfortant.



On avait trop parié du Grand Meaulnes, pour qu'il n'en soit pas question, mais il est probable qu'Isabelle Ertière saura s'opposer comme elle l'a fait déjà, à une trahison de l'œuvre de son frère. Il serait curieux de savoir si elle imaginait le funambulesque personnage sous les traits imprévus de Charles Trénet, comme tant de nos lecteurs... Il est vrai qu'on le place aussi dans une Vie de Jeanne d'Arc, sans indiquer s'il doit être Roi de France ou Caution...



Marcel Aymé et la part de la fantaisie.

Sauf erreur, il fut bien question de tourner ce *Passe-Muraille* qui donne son titre au dernier recueil de nouvelles de Marcel Aymé. C'était sous le titre original qu'elle avait paru dans un hebdomadaire : *Garou-Garou*. Qu'est devenu le projet ? je ne le saurais dire... Pour le moment le cinéma a utilisé Marcel Aymé comme dialoguiste... Il n'y a pas lieu de s'en plaindre puisque cela dernièrement nous a donné *Nous les Gosses* et *Le Voyageur de la Toussaint*, ce qui ne nous empêche pas de regretter Marcel Aymé scénariste. Il est d'ailleurs curieux que l'on n'ait pas été attiré par le *Moulin de la Sourdine*, entre autres, ou par une des nouvelles de *Derrière chez Martin* ou encore par *Maison Basse* si transmissible en images... Et si l'on est pas partisan de l'utilisation de l'œuvre écrite, pourquoi Marcel Aymé n'écrit-il pas un scénario original ? Il pourrait faire le film que nous attendons, le film qui mêlerait une apparente facilité avec une fantaisie d'autant plus légère qu'elle s'estime toujours rigoureusement logique, avec ce gain de philosophie dont il sait cacher l'amertume ? Non, on l'utilise comme dialoguiste, curieux !

Pour revenir à ce bouquin, j'avoue l'avoir lu avec un plaisir extrême et l'avoir immédiatement relu. Quel est le poids de ces nouvelles ? Qu'en restera-t-il dans le grand vent de la postérité, je ne sais et cela n'a d'ailleurs aucune importance.



Un texte vrai, toujours juste et montant parfois très haut, ajoutait à la classe du *Voyageur de la Toussaint*. Tel travail n'est pas sans honneur, mais Marcel Aymé peut certainement travailler sur son propre canevas.

Marcel Aymé est en quelque sorte le fabuliste de temps présent, il peut parler de tout, même des restrictions ou des tickets, chez lui ces sujets perdent ce qu'ils ont d'éculé, de fatigant et de facile chez les autres. Marcel Aymé vit dans le temps, il vit au milieu des enfants, dans ce monde compliqué où il y a des percepteurs, des huissiers, des commissaires de police, des hôpitaux, mais où il y a aussi des fées, qui de temps à autre emportent dans leur ronde l'un ou l'autre de ces personnages, quitte à le laisser revenir plus tard dans sa petite vie quotidienne dont il reprendra automatiquement le cours. Des fées ? Oh ! Marcel Aymé n'en parle jamais, mais il sait comment elles vivent et c'est pour cela que de temps à autre il lance dans le circuit ses personnages. Depuis la *Jument Verte* nous connaissons l'univers de Marcel Aymé. Ce n'en reste pas moins une surprise charmante de le retrouver. On finit par prendre sa logique. Un jour il nous dit : Il y avait une fois un percep-teur qui était bien ennuyé parce qu'il ne pouvait jamais arriver à payer ses impôts.... Et après, sur le même ton il déclare : Il y avait un employé de bureau qui pouvait passer à travers les murs, au début cette infirmité le gênait beaucoup. Aymé a ses mythes personnels que l'on retrouve à travers son œuvre, le dédoublement d'un individu en deux corps en est un. Il existait déjà un des contes de *Derrière chez Martin*, celui où se trouve cette phrase si typiquement Marcel Aymé : J'entrai dans une maison et je vis un cocu assis devant le feu. Un autre de ses mythes favoris

c'est le temps mort qui fut déjà d'une nouvelle qui s'appelait *Le temps mort*, précisément. Il le reprend ici dans *La Carte*, où il imagine que l'on donne des cartes de temps selon l'utilité de chacun. Les uns ont 0 jour par mois, d'autre 20 ou 10 ou 6 et les juifs, une demi-journée. En dehors de ce temps, les gens n'existent pas, ils ne sont pas morts ni cachés, ils n'existent pas. Cet axiome admis, le récit garde une logique scrupuleuse, les effets de cette disparition provisoire sont matériellement précis, on en arrive d'ailleurs au marché noir, aux cartes de temps qui font que des gens riches et peu scrupuleux vivent 40, 50, ou plus de cent jours par mois. C'est encore l'obsession du temps qui fait le sujet du décret où l'on voit les gouvernements décidés à finir la guerre sans rien brusquer, décider de changer l'heure... de 17 ans... ce qui fait que la guerre se trouvait finie et que l'on n'en avait pas commencé d'autre, il en était question, simplement...

Et puis quand il s'est ébroué, dans ces domaines qui lui sont familiers, avec une petite incursion au paradis, il revient dans ce monde qu'il comprend si bien, celui des enfants, c'est *Le Proverbe* ou surtout *Les Bottes de Sept lieues* où l'on voit pendant quarante pages ses personnages évoluer dans un monde tout ce qu'il y a de réel, avec les classes sociales, les parents de bonne et de mauvaise foi, les rues où l'on se casse les jambes, un curieux antiquaire qui discute avec un oiseau empaillé et vend des objets sans valeur sous des étiquettes pompeuses et historiques... et les dix dernières lignes, grâce aux bottes achetées chez l'antiquaire nous emmènent en pleine féerie...

Il a un monde bien à lui, et lorsqu'on pense à ce monde, aux enfants, à un metteur en scène comme Christian Jaque, on se prend à se dire que le cinéma aussi pourrait être chez lui là-dedans...

Je n'ai rien dit de l'amertume de Marcel Aymé, de cette violence courageuse qu'il cache toujours sous son ironie poétique ? C'est vrai, mais en somme je n'ai rien dit de son livre, simplement le plaisir que j'ai eu à le lire, il ne faut pas en les analysant, abîmer les plaisirs, ils ne sont pas si nombreux.

R. M. ARLAUD

DESTIN DES CINE-CLUBS

(suite de la page 3)

consultant pour la formation, en quelque-endroit, d'un groupement analogue. Même sans tenir compte de l'inexpérience et de la naïveté de la plupart, nous ne croyons plus, absolument plus, au succès d'un effort qui ne s'appuierait pas sur une publicité, n'accepterait pas de compromissions, n'offrirait pas des avantages, des attraits, absolument incompatibles avec l'esprit de club.

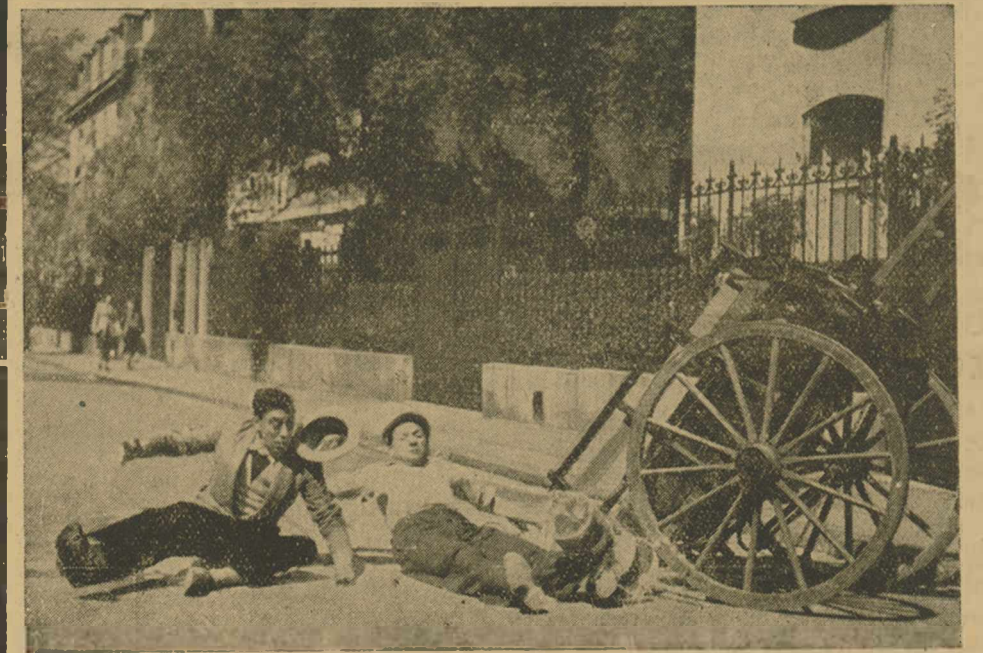
Et, à ce moment là, il n'est que de laisser les gens aller au cinéma, lire des revues, écrire au « *Courrier des Lecteurs* » et espérer des hasards de la rue la rencontre de Tino ou de Charles Trénet ou d'un miracle le privilège de débiter un jour à l'écran.

On me répondra que le Français n'est en général pas grégaire. Pourtant il existe des sociétés, des clubs, prospères ou tout au moins suivis, ayant pour objet d'autres activités, d'autres arts, d'autres curiosités.

Le Cinéma est avec le sport la distraction la plus suivie en France. Mais son public serait-il à ce point mineur qu'il ne puisse fournir de témoignages moins décourageants ?

A. M.

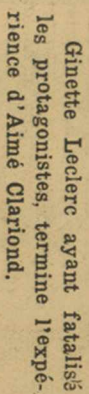
Fernandel...



... a pris goût à la mise en scène. On dit même que pressenti pour tourner *Don Quichotte*, il y mit comme condition absolue de ne jouer que sous la direction... de M. Fernandel. Ses producteurs, alors préférèrent renoncer au projet et confièrent au comique-metteur en scène (attention, il faut bien mettre le trait d'union et ne pas dire metteur en scène comique) un film de sa veine : *Adrien*. Là dedans, Fernandel se trouve dans un élément qui lui est familier, le titre déjà signale Fernandel. Au cours de cette aventure nouvelle, Fernandel avec son ami Azais est victime ainsi qu'on le voit ici, d'un grave accident de circulation... mais avec Fernandel, rien n'est grave très longtemps. Tandis que Paul Azais peu de temps après cet accident à la blague, recommençait mais de façon tout à fait sérieuse dans la vie civile. A l'heure actuelle son état est encore grave... Ce n'était pas Fernandel qui avait mis en scène cette affaire-là. (Photo Continental Films).

Par suite d'une erreur, le cliché de l'Incendie de l'Opéra Comique, dans *Douce* a passé seul et sans légende il y a quinze jours, alors qu'il devait accompagner celui de Madeleine Robinson et Debu-court, dans le même décor... Même sans pictographe, les décors ne sont pas toujours grandeur nature.





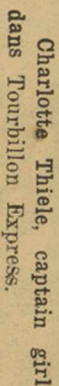
L'HOMME QUI JOUE
AVEC LE FEU.

C'est une curieuse idée que d'entreprendre de guérir ses contemporains de l'amour et cela par les moyens les plus précisément médicaux... On soigne à l'Abbaye les cœurs sensibles comme on le pourrait faire pour des poumons malades. Il y avait plusieurs manières de traiter semblable sujet. Jean de Linur bien décidé à plaire à chacun les a choisis tous, non pas ensemble, il est vrai, mais successivement. Un coup de revolver, des femmes qui entrent ou se mettent la main sur la bouche, une fille qui se jette à l'eau, cela démarre fort bien, c'est un film du milieu... Mais un jeune médecin

LA Critique

АНОУЧКА.

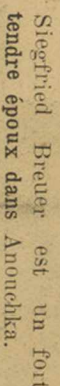
Les «aventures d'une jeune paysanne» que des malheurs divers avaient contrainte à devenir servante à Vienne. On s'attend, presque jusqu'à la fin, à un dénouement pessimiste, style **Maitre de Poste ou Villedorée**. Mais l'histoire finit fort bien et l'on s'aperçoit qu'il s'agit pas d'une comédie, et qu'il ne fallait pas prendre cela trop au sérieux, ce qui prouve que le réalisateur Helmut Kaatner a su conserver une certaine élévation de ton tout en nous passionnant pour son héros. L'action se passe dans la Vienne d'avant l'autre guerre, qui est un peu la patrie d'éléction de la cinématographie allemande. Mais il y a rien de ridicule là-dedans, tous les personnages et le cadre sont en parfaite harmonie, la technique très sûre, et la partie paysanne du début nous rappelle bien des souvenirs illustrés, par son style comme par sa qualité.



TOURBILLON EXPRESS.

La vie disciplinée d'un bataillon de gîrls qui parcourt le monde. Toutes ces belles filles qui doivent se plier aux consignes les plus sévères pour maintenant bien haut l'étendard de leur éducation « les gîrls de Jenny Hill », sont soucieuses, commandées, ramenées dans le chemin de la vertu par leur capitain échevrière. Rude mission que de promener dix huit filles de toutes nationalités sous tous les cieux. Notre mentor aura des minutes de découragement dont voudra profiter un gîrgolo payé par un coiffeur de Jenny Hill pour désorganiser la troupe. Mais il n'en va rien. Le capitaine Jenny Hill, vaincu par la ténacité et l'indomptable besogne de cette grande fille mince et blonde. Une des gîrls, tombera malade et mourira, il y aura un incendie à cause d'un manquement à ces fameuses règles, ce pas bête, ne pas fumer...

Chacunda Phiele est très exactement l'interprète rêvée pour ce rôle de fille d'Inde et de courtisane. A ses côtés Inéme de Meyendorf fait très correctement ce qu'on lui demandait et cet air fièle qu'il est le sien convient lui aussi à la grande maladie qu'elle incarnait. Carl Radtka qui n'est pas beau, mais qui connaît son métier est l'élément de désordre et le garant de Carl Anton donne bien cette impression d'équilibre qui était nécessaire. Les ballets, bien réglés et aussi bien exécutés nous montrent une troupe de dix huit très aussi jolies les uns que les autres.



LA REVUE DE L'ECRAN -
43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction Gef GILLAND

Abonnements France :
1 an : 150 frs.; 6 mois 80 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — **Marseille**

NOUVELLES...

La Mare aux Canards - La Mare

NOTRE COUVERTURE

Odette Joyeux sera la principale interprète de la prochaine pièce de Pierre Brasseur : *L'Enfance des Pees* qui sera créée la saison prochaine.

Carlo Rim dont on vient de terminer le *Val d'Enfer*, prépare son prochain film que mettra en scène Richard Potter et qui s'appellera : *La Femme aux Loups*.

DISPARITION DE LESLIE HOWARD

Chêne Suisse annonçait il y a environ un mois la disparition de Leslie Howard. Il venait de faire une tournée de conférences à Portland et avait pris place à bord d'un avion qui se perdit corps et biens entre l'Islande et l'Amérique.

Aucune information complètement fiable ne suivit. Enfin, ces jours derniers la nouvelle était confirmée par le même journal. *Leslie Howard* était né à Londres le 2 avril 1893.

PEINTURE
DECORATION

PRY

THE RICHMOND TRADING COMPANY

1000 1/2 Ave. de l'Industrie
Montréal, P. Q.
Can. 11414

③ Hannelore Schroth et Charlotte
Witbauer jouent dans *Une Femme*
pour trois jours.

le quart **PESTRIN**

dans tous les Côtés

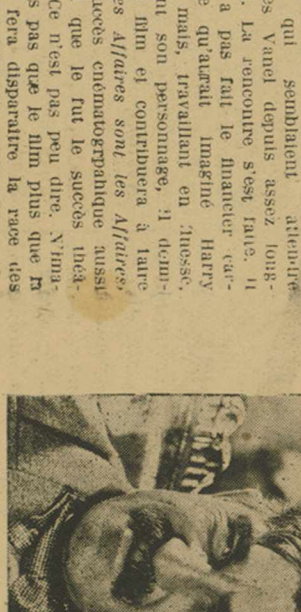
Kathe Gold est la partenaire romantique de René Deltgen dans *Entre la Nuit et le jour* ou l'histoire d'un sculpteur qui devient aveugle.

... DE PARTOUT

La Mare aux Canards - La Mare

COINCIDENCE

Isidore Lant était un de ces rôles qui semblent attendre Charles Vanel depuis assez longtemps. La rencontre s'est faite. Il n'en a pas fait le moindre caractère, quoiqu'il imagine Harry Baur mais, travaillant en finesse, ciselant son personnage, il donne le film et contrepèlera à l'air de *Les Affaires sont les Affaires* un succès cinématographique aussi grand que le fut le succès théâtral. Ce n'est pas peu dire. Nous n'avons pas que le film plus que la pièce fera disparaître la pièce des hommes d'attraites, mais le public se sentira veillé à la fois de tous les gens trop riches par des mineurs qui fondent sur la tête d'un trop après Isidore Lant, un excellent dire à la sortie. Ce qui rendra que la vie tout de même ! Il



N'en jetez plus !

Notre cinéma, à de rares exceptions près, semble uniquement réservé aux drames, pas, même à l'avenant, comme si, spontanément, parmi les états d'âmes com-
pliqués et les morts poétiques ou sentimentales qui s'entrevoient l'écran n'était plus qu'un immense

On meurt dans presque tous les
lits, voire ceux qui ont même
pour but de régénérer la race.

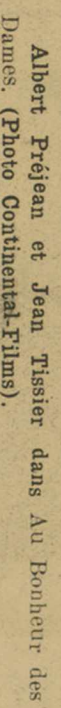
Sans doute, un mètre est plus facile à composer qu'une bonnasse comédie ; il est plus aisé de s'adresser au cœur qu'à l'esprit, de provoquer les larmes que le rire, mais il est remarquable que les spectateurs n'enrent pas au ciné- ma comme dans une vallée d'Ar- nannes. Il y a assez de sujets et de tristesse sans que nous im- pose de tristes sujets.

qu'un Courteille ne comment pas les studios, qu'en présence de sa carte de palm et, privé de viande et de café, Jean qui riât en commentant, est devenu Jean qui pleure, mais nous croyons que ce qui marque encore le plus, c'est l'esprit.

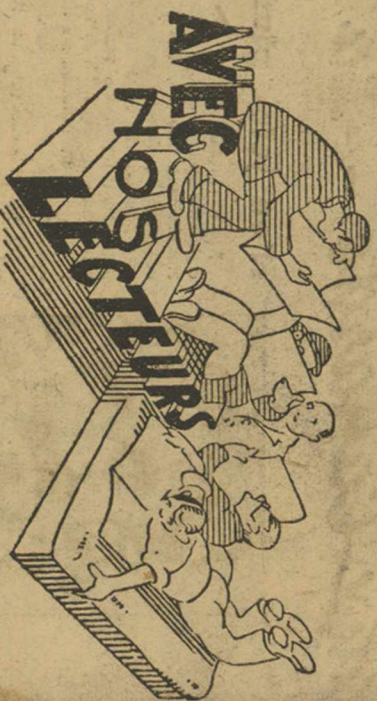
Esprit où est-tu ? Nous pensons qu'il est temps de le faire revivre partout sur nos écrans, dans cette récréation de deux heures qu'est un spectacle, afin que nous ne nous mettions pas à rire hors de propos, par réaction, quand il convient de rester graves en face de toutes les épreuves décisives qui nous attendent au sortir du cinéma.

Les échés joués dans ce nu-
méro ont été vus R. R. de 1231
à 1256.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Régies de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
CHARLES BATAILLARD
41, rue Paradis, 31 - Marseille
Tél. : D. 50-93



Albert Préjean et Jean Tissier dans Au Bonheur des Dames. (Photo Continental-Films).



Mlle M. G. à Lyon. — Non, mademoiselle, nous ne nous classons, en aucun cas, de procurer des photos dédiées. Tous ce que nous pouvons faire, c'est de transmettre aux artistes les demandes que vous formulerez à chacun d'eux. Pour cela (air connu) réunissez sous une enveloppe à notre adresse, toutes vos lettres convenablement adressées. Il est évidemment préférable que vous vous procuriez d'avance les photos et que vous les joignez à vos lettres. Il sera ainsi plus difficile à l'artiste de se dérober à votre innocente requête.

Sylvestre R. et Renée U. à Cannes. — Une lectrice me reprochant d'y n'y a pas bien longtemps, de répondre trop sèchement aux jeunes filles, j'en suis encore plus désolé que je ne le saurais dire mais il est difficile — et peut être surprenant — de dire gentiment des choses désagréables. Et quand les jeunes filles viennent toutes dire : « Nous voulons faire du cinéma », la réponse devrait être sobrement : « Ne dites donc pas de bêtises et pensez à autre chose ». Vos photos sont ravissantes — ou plutôt on constate que vous êtes ravissantes, mais c'est insuffisant. Un humoriste a dit quelque jour : « Les portes de sortie des studios sont pavées de jolies filles. Ecrivez à Mice au Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma. S'il reste de la place, il est possible que vous puissiez suivre des cours ; quand vous aurez les rudiments du métier, écrivez nous, peut-être pourrions-nous vous orienter sur un metteur en scène qui, cas échéant, essaiera de vous faire faire une toute petite chose... Mais en tout cas, nous ne ferons rien avant que vous ayez prouvé que vous avez quelque chose de solide en vous... et personnellement, jusqu'à preuve du contraire, je n'y crois guère.

Guy R. à Clermont Ferrand. — Mais il n'y a pas des vedettes spécialisées dans l'envoi de photos. C'est comme si vous nous demandiez : « Quelles sont les femmes qui vous envoient une paire de chaussettes ? » Vous n'avez qu'à essayer : vous leur écrivez par notre intermédiaire en expliquant ce que vous voulez et puis vous attendez... Par politesse envoyez le timbre pour la réponse. D'ailleurs dans un numéro de la Revue, cet illustre personnage parle de la question. Vous pouvez prendre l'article avec ou sans humour, au choix.

Michèle T. à Villeurbanne. — Alors, vous aussi, vous voulez être comédienne ? A quinze ans, ce n'est pas grave. Attendez deux ou trois ans encore, afin de savoir si « ça vous tient » toujours, puis courageusement pénétrez des avertissements que nous nous lassons bien un jour de répéter dans chaque numéro, commencez par acquiescer le bageage indispensable en suivant un cours d'art théâtral ou cinématographique. Peut-être aurez-vous la chance, à ce moment-là, que le Conservatoire du Cinéma existe, effectivement. Mais à quoi voulez-vous que cela vous serve d'être mise en relations avec des artistes ? Toute vedette est chaque jour prise plusieurs fois pour confondre de grandes voix comme la votre. Que voulez-vous que ces gens-là fassent pour vous ? Ce n'est d'ailleurs pas pour vous empêcher de leur écrire, nous transmettrons (voir plus haut) Raymond Roulien est marié avec l'angeuse Lugné.

André M. à Nîmes. — Documentaires secrets à été réalisé par Léo Joannon ; Nuits d'Andoliste par Florian Rey ; Sergent Berry par Herbert Seipin.

François M. à Perpignan. — Vous ne répondriez jamais directement, même quand il y a un timbre et une enveloppe pour la réponse. Par contre, nous pouvons très bien transmettre à Tino Rossi la lettre que vous nous envoyez pour lui.

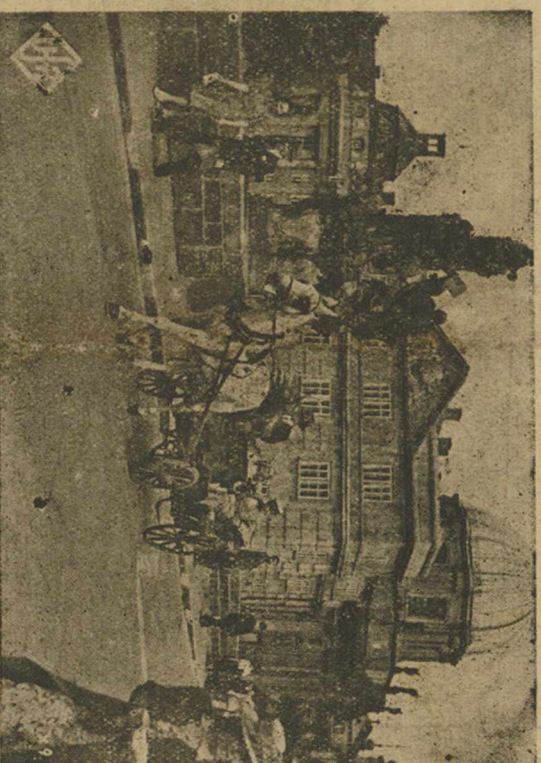
Les Programmes à Marseille SALES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Meurtre au Musée-Hall.
Cinéma, 112, La Canebière. — Documents secrets.
Capitole, 134, La Canebière. — Tragédie au cirque.
Cinéog, 36, La Canebière. — La dame de pique.
Club, 112, La Canebière. — Le petit du Brésilien.
Comedia, 60, rue de Rome. — Caprices.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Dernière aventure.
Majestic, 57, rue St-Ferréol. — La fille du pistolet.
Noailles, 36, rue de l'Arbre. — Documents secrets.
Phocéc, 36, La Canebière. — Chasse à l'homme.
Rialto, 31, rue St-Ferréol. — La poutle de verre.
Roxxy, 32, rue Tapis-Vert. — Consulter les journaux.
Studio, 112, La Canebière. — La proie des eaux.

Emile B. à Narbonne. — Ainsi vous êtes un « fervent lecteur » de la revue, et vous ne savez pas encore que nous ne répondons qu'aux correspondants nous donnant leur nom et adresse complets. Car, ça aussi, nous l'imprimons dans chaque numéro.

A. L. à Marseille. — En raison de son intérêt, et aussi parce que nous l'avons laissé traîner un peu plus qu'il ne convenait dans nos cartons, nous répondrons à votre lettre. Mais la prochaine fois, n'oubliez pas votre adresse. Les erreurs que vous avez relevées dans *Haut le Vent* — et que nous avons signalées en leur temps — ont été enlevées chez vous d'un esprit observateur, et chez leurs responsables, script et en tête, d'un bled, certain que ces anomalies ne subsistent pas à jeter bas un bon tiroir, ni leur absence à relever un navet, mais il vaut mieux les éviter. Nous sommes très flattés de votre jugement sur la revue, et nous pensons qu'entre temps, vous aurez apprécié les efforts que nous avons faits pour en améliorer la tenue, la présentation et l'illustration.

UNIFORMIEN-ORIENTISTE
9, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations ou à porter
Tous les Ois, Adier, Vieux
L'adresse de l'Orfèvre



Un faucon allait trotinant... à travers La Ville Dorée, N'étaient les toillettes, on se croirait en 1943 !

Hubert N. à Nice. — Mademoiselle Robinson vient de terminer *Douze*, il n'y a encore aucune confirmation de ses autres projets. Quant à Charles Trenet qui lui aussi vient d'achever un film : *La créolité des Heures*, on dit qu'il prépare une opérette avec Sacha Guitry. Il déclarait, lors de son dernier passage à l'A.B.C. à un admirateur qui lui demandait : *Qui swing ?* « Le swing, on le lance et on le laisse aux autres... » Avec eux fidèles.

André d'H. à Saint-Marc. — Les principaux films de Georges Grey sont *Quadrille*, *Norvège*, *Le Vainqueur*, *Le Culteur de Chanvre*. Ils étaient neuf célibataires, *La Fille du Puitsier*, *Caracalla*, *Les hommes dans un château*, *La duchesse de Langeais*, *Le Destin Fabuleux de Desirée Clary*, ceux d'Harry Baur, en tout : des films de courtoisie avant 14, puis *La marchande de Venise*, *L'âme du bronze*, *La Vagante*, en partant : *Le Cap perdu*, *David Golder*, *Le roi pionnier*, *Criminel*, *Cette vieille Canaille*, *Les Misérables*, *Les Nuits moscovites*, *Sacrilège*, *Le terrible*, *Le Patriote*, *Un grand amour de Beethoven*, *Le Président Houdeau*, *Crime et châtiment*, *Le chuchon défilé*, *Un Homme d'acier*, *Les Yeux noirs*, *Un carnet de bal*, *Nitcheu*, *Le diable à quatre*, *Paris*, *Pont de Carville*, *Richelieu*, *Sonson*, *Les Secrets de la Mer rouge*, *Tarass Boulton*, *La tite d'un homme*, *La tragédie impériale*, *Volpène*, *L'assassinat au Père Noël*, *Péchés de jeunesse* et la version allemande de *La Symphonie fantastique*. Et enfin, les films de Jean Gabin : *Chacun sa chance*, *Méphisto*, *Paris-Bugue*, *Gloria*, *Un vieux Garçon*, *La nuit le Marinier*, *L'Étoile de Valencia*, *Golgotha*, *Adieu les beaux jours*, *Cœur de lias*, *Zouzou*, *Maria Chadéline*, *La Bandera*, *Génie d'Amour*, *Pépé le Moko*, *Quat'z'uns*, *Le Récif de corail*, *Le dur se lève*, *La Bête Humaine*, *Hémorys*.

Monsieur CORBELLIE.

Le Gérant : A. DU MARIN
Imp. MISTRAL - CAVAILLON